Décrire et gouverner l'opinion. Pour une phénoménologie de la correspondance publique de Machiavel

SANDRO LANDI

Université Michel de Montaigne, Bordeaux

Despite its status as archival source, the public correspondence of Machiavelli has rarely been studied by historians. This essay offers an analysis of this source from the viewpoint of the history of political communication. Usually focussing on the means of transmission, studies on political communication generally fail to address the question of the ontological status of public opinion and its relationship to truth: it is precisely this point that concerns us first of all. We then propose to study communication practices in a defined historical and historiographical context, namely, the construction of the state in modern Italy, understood as both territorial control and conflict management. Machiavelli's correspondence captures the practical dimension of doxa in a twofold context: that of diplomatic mission, which requires the construction and transmission of truth, and the government of the territory, which requires constant attention both to current rumours and the changing moods of the subject populations.

Source historique par excellence, la correspondance publique de Machiavel, n'a pourtant retenu l'attention des historiens que d'une façon marginale ou occasionnelle. L'absence relative d'intérêt spécifique pour cette écriture de chancellerie, au caractère cursif et souvent impersonnel, est donc l'une des raisons qui pousse l'historien désireux de renouer avec Machiavel à s'y intéresser de plus près : mais dans quelle perspective ?

Il convient de rappeler que cette source contient principalement les écrits de Machiavel en tant que Secrétaire de la seconde chancellerie de la République de Florence et secrétaire des *Dieci di Libertà e Pace*, durant la période 1498–1512¹. Son activité publique se situe dans un contexte de guerre permanente ou latente : sécession de Pise qui retrouve en 1494 son indépendance, révolte de la Valdichiana fomentée par Venise, flottements de la politique française dans la péninsule, manœuvres de César Borgia qui essaye de se bâtir un État aux dépens du domaine florentin. Ce sont là autant de raisons qui, parce qu'elles mettent en cause la survie de la République, accentuent l'urgence de la médiation politique et diplomatique. Quinze années durant, Machiavel rédige des comptes rendus lors d'une trentaine de missions effectuées

en Italie et à l'étranger (*Legazioni*), entretient une correspondance régulière avec les représentants périphériques de l'État florentin (capitaines, vicaires, potestats) et avec les responsables militaires (commissaires)² dépêchés dans les zones de crise, notamment sur le front de Pise. Cette activité d'écriture est particulièrement intense : dans sa fonction de secrétaire des *Dieci*, Machiavel peut rédiger jusqu'à une vingtaine de missives par jour ; pour la seule période 1498–1503, les documents autographes conservés et répertoriés dans les archives de la République sont au nombre d'environ 2100³. Depuis le XVIII^e siècle, cette source a fait l'objet d'une publication sélective dont la plus importante est actuellement en cours dans le cadre de l'édition nationale des œuvres de Machiavel⁴. La sélection de ce matériel a obéi à plusieurs critères de nature formelle et intellectuelle : rendre compte de certaines caractéristiques syntaxiques et lexicales qui seraient l'indice d'un écart de l'écriture machiavélienne par rapport au langage traditionnel de la classe dirigeante florentine ; saisir la manière dont l'auteur construit son discours ; repérer les textes qui « annoncent les intérêts de Machiavel dans sa maturité »⁵. Il est difficile de préciser dans quelle mesure ces critères, généralement partagés par les éditeurs anciens et modernes, ont orienté les différentes approches de ces textes, mais dans l'ensemble les exceptions sont rares⁶.

En décalage par rapport aux questions traditionnelles de la critique, cette étude se propose d'interroger la correspondance de Machiavel par le biais de la communication politique. Depuis quelques années, ce thème est au cœur d'un nombre croissant de travaux et de notes historiographiques⁷. L'histoire de la communication se caractérise par une attention spécifique portée à l'interaction entre l'imprimerie et les formes antérieures de transmission de l'information, tel que le manuscrit ou la transmission orale. A quelques exceptions près⁸, la tendance de ces études est de contribuer à une sorte de chronique de l'avènement de l'opinion publique, dont les caractères se rapprochent ou s'éloignent, suivant les cas, du type idéal sociologique conçu par Jürgen Habermas⁹. Notre intention est de nous écarter de cette voie en abordant ce thème à partir d'un autre questionnement.

Très centrées sur les modalités de la transmission et sur ses différents vecteurs et médiateurs, les études sur la communication politique oublient, généralement, d'aborder la question du statut ontologique de l'opinion et de son rapport à la vérité¹⁰ : c'est justement ce point qui nous intéresse d'abord. Nous nous proposons ensuite d'étudier les pratiques de la communication dans un contexte historique et historiographique délimité, celui de la construction de l'État dans l'Italie moderne, dans sa double dimension de contrôle du territoire et de gestion des conflits¹¹. Dans cette perspective, la correspondance publique de Machiavel est susceptible

de constituer un terrain d'enquête pertinent et inexploité. Plus précisément, cette source permet de saisir la dimension pratique de la *doxa* dans un double contexte : celui de la mission diplomatique — qui impose la construction et la transmission de la vérité — et celui du gouvernement du territoire — qui implique une attention constante aussi bien à la rumeur qu'à l'humeur variable des populations sujettes.

L'expérience de la *doxa*

Les diverses observations que Machiavel consacre dans sa correspondance à la dimension de la *doxa* nous obligent à une mise à distance préalable. Entre notre perception de la *doxa* et celle de Machiavel, il y a une véritable rupture dont témoigne, sur le plan lexical, la conjonction — qui s'est opérée seulement au XVIII^e siècle, dans le discours philosophique et politique — entre « opinion » et « public ». L'opinion du public éclairé (« opinion publique »), conçue comme une instance impersonnelle, rationnelle et critique, liée à la circulation des imprimés est une construction qui n'a pas de valeur opératoire en dehors du cadre historique de la modernité tardive ; néanmoins elle est dans une large mesure à l'origine d'une lecture anachronique des phénomènes d'opinion dans le monde pré-moderne. Pour modifier cette lecture il paraît utile d'abandonner tout modèle rétroactif et de tenter de reconstruire l'expérience de la *doxa* historiquement déterminée. Une question peut résumer cette démarche : que se passe-t-il quand on observe la *doxa* « au ras du sol ? »¹², c'est-à-dire, lorsqu'on étudie cet objet à travers le filtre de l'expérience vécue ? Loin de trouver une réponse aisée, cette question impose au moins un effort de contextualisation dont le but est de comprendre à travers quelles catégories Machiavel a perçu et décrit la *doxa*. Sans conteste, la *doxa* constitue pour lui un sujet essentiel de préoccupation, parfois même un objet de réflexion. Pour mieux l'appréhender, dans sa correspondance, Machiavel multiplie les observations et varie les approches : il procède généralement par voie inductive mais n'hésite pas non plus, nous le verrons, à faire appel à des formes de savoir ancestral et proverbial ou à des connaissances savantes. Déterminer ces procédures et ces références paraît important pour redonner, avant tout, son épaisseur historique à l'étude de l'opinion.

Un exemple, choisi parmi les nombreuses possibilités, donne accès à la dimension de la *doxa* que l'observateur s'efforce de connaître et de maîtriser. Ce texte est tiré de l'une des toutes premières lettres rédigées par le secrétaire des Dix. Il s'agit donc d'un témoignage précoce, probablement de la première réflexion publique de Machiavel sur le thème de l'opinion. Le 16 mars 1499, Machiavel écrit à Antonio Canigiani, commissaire de Pieve Santo Stefano, localité située à l'est de Florence,

récemment reconquise après la sécession de la Valdichiana. Dans sa missive, le commissaire évoque une série de problèmes relatifs au gouvernement de la ville et de son territoire ; la présence de propos diffamatoires à l'encontre de Paolo Vitelli, commandant de l'armée florentine, suscite en particulier son inquiétude. Voici la réponse de Machiavel :

« Tu sai per essere uomo prudente quanto tale licentia immo dionesta di lingua ci dispiaccia et appresso per essere suto in Firenze continuamente da 4 anni in qua, conosci benissimo quali rimedi in tali conditioni di tempi ci sieno et ci si possino addurre [...]. Tamen ti commendiamo dello havercene advisati. Et noi c'ingegneremo se alcuno spiraglio ci si offerirà entrarvi et così tenere qualche via, non perché noi crediamo che ci riesca, ma per soddisfare in questo et in omni altra cosa pertinente alla utilità pubblica e a lo animo et coscienza nostra. Vogliamo nondimanco persuada alla Signoria del Capitano nostro, il che doverebbe essere facile, sendo lui prudentissimo, come queste calumniae nascono da huomini otiosi, ignoti et prebei, a' quali poi che la natura ha tolto el potere et sapere fare, volliono dire almanco et dire male come cosa più adcepta ad li orecchi di ogniuno. La quale cosa da gli uomini savi si debbe tanto prezare quanto ella può nuocere; et tanto manco stimarla quanto vale manco chi ne è motore: et di questo sua Signoria sendo prudentissima ne debbe essere optima conoscitrice, presertim avendo per esperienza conosciuto quanto le buone opere de' prudenti preponderino alle parole degli ignoti et debili ».

[Tu sais, puisque tu es un homme prudent, combien une telle licence pour ne pas dire inconvenance de langage nous irrite ; d'autre part, pour avoir vécu à Florence durant ces quatre dernières années¹³, tu connais les remèdes auxquels il est possible de recourir dans de telles circonstances [...]. Cependant nous te sommes renaissants de nous en avoir parlé. Et si quelque voie s'ouvre à nous, nous tenterons de nous y engager, non pas tant parce que nous croyons à notre réussite mais pour satisfaire en cela, comme en toute autre chose, à l'utilité publique, et répondre aux exigences de notre âme et de notre conscience. Nous souhaitons néanmoins que tu persuades notre Capitaine [Paolo Vitelli], ce qui devrait être facile, puisqu'il est fort prudent, que ces calomnies naissent d'hommes oisifs, sans renommée et de basse condition qui, puisque la nature leur a ôté le pouvoir de faire et de savoir faire, veulent au moins dire et dire du mal ; médire étant la chose la plus agréable aux oreilles de tout un chacun. Les hommes sages doivent évaluer combien cette chose peut nuire et l'estimer pour ce que vaut celui qui en est l'initiateur. Votre Seigneurie, par sa très grande prudence, connaît parfaitement cela et par son expérience sait combien les actions justes des hommes prudents s'imposent sur les paroles des hommes sots et sans renommée¹⁴].

Il est rare que la correspondance de chancellerie associe la tâche ordinaire consistant à décrire la réalité et à prescrire des solutions immédiates, avec des consi-

dérations à caractère plus général et personnel. La lettre de Machiavel est dictée par l'urgence, ce qui est le propre de ce type d'écriture. Mais l'impossibilité de fournir une réponse adéquate, fait émerger des schèmes plus complexes d'explication de la réalité évoquée. Cela mérite donc qu'on s'y attarde. La conjoncture est celle d'une crise grave de la domination territoriale de l'État florentin¹⁵ : la présence de la rumeur calomnieuse à l'encontre de ses représentants ne fait que rendre patente sa fragilité institutionnelle et militaire. Machiavel semble penser que le phénomène de la *doxa* anonyme et corrosive est en quelque sorte intrinsèque à la vie communautaire et donc sans véritable remède¹⁶. Il est conforté dans cette position par le souvenir encore frais de la période savonarolienne, lorsque des mesures visant à empêcher les rassemblements et à réprimer la parole séditieuse se révélèrent inefficaces¹⁷. C'est pour cette raison que la solution qu'il suggère n'est pas de nature normative ou disciplinaire mais cognitive. Machiavel puise dans le patrimoine d'expérience (*esperienza*) et de connaissance propre aux « hommes sages » (*uomini savi*) de l'oligarchie florentine, dont son interlocuteur est issu ; il vise, par le biais d'une vérité presque proverbiale, à réactiver ce savoir et à le transformer en argument efficace de persuasion politique. Comprendre cette vérité largement admise est donc essentiel pour essayer de reconstruire le sens de la description machiavélienne de la *doxa*. L'argument que Machiavel utilise est de nature anthropologique : la rumeur est l'indicateur d'une faille entre deux catégories d'individus, le petit nombre et le grand nombre¹⁸, les hommes « prudents » et les « hommes vulgaires », respectivement porteurs d'opinions différentes et inconciliables. De ce point de vue, la rumeur est un phénomène naturel ; plus précisément, elle est le résultat d'une répartition inégale des vices et des vertus dans la nature humaine. Par une sorte de défaut congénital de la nature, certains individus qui sont privés de la capacité d'accomplir quelque chose (*el potere et sapere fare*), compensent leur inaptitude par un extraordinaire et pathologique appétit de médisance (*dire male*). La distinction est d'origine aristotélicienne¹⁹ : Machiavel semble penser la rumeur à la lumière de la catégorie morale de l'incontinence, dont les corollaires politiques, en tant que lecteur de l'*Éthique à Nicomaque*, ne lui sont pas inconnus²⁰. Il faut rappeler que cette anthropologie négative de la *doxa* n'est pas une spécificité de Machiavel. Nous trouvons, par exemple, une position similaire, quoique différemment argumentée, chez Matteo Palmieri, oligarque et humaniste de la première moitié du XV^e siècle²¹. La certitude qu'une certaine qualité de discours est indissociable d'une certaine catégorie humaine est toutefois une constante machiavélienne. Dans *Le Prince* (chapitre 18), le thème de la *doxa* produite par une tare de la perception de la réalité propre au grand nombre (*vulgo*), donne lieu à des conséquences politiques majeures²².

Dans la réponse à Antonio Canigiani, d'autres éléments permettent de préciser la perception machiavélienne de la *doxa*. Tout d'abord, son rapport à l'espace. La « licence pour ne pas dire inconvenance de langage » (*licentia immo disonesta di lingua*), caractéristique du peuple anonyme et oisif, est en effet mise en relation avec un lieu public ouvert — sans doute la rue, les places — où elle censée se manifester. Un exemple est, à cet égard, éclairant. En novembre 1509, Machiavel se voit confier une mission à Mantoue, à la cour d'Isabelle d'Este²³. Dans une lettre datée du 20 novembre, Machiavel exprime la nécessité de se rendre le plus tôt possible à Vérone, de manière à avoir une vision plus objective des rumeurs qui circulent à la cour de Mantoue sur la guerre que l'empereur mène contre les Vénitiens : « Je m'en irai jusque là-bas, écrit-il, afin de me trouver dans un lieu où je puisse mieux entendre les choses, et avec plus de vérité en rendre compte à vos Seigneuries ; puisque celui-ci est un lieu où naissent ou, pour mieux dire, pleuvent les mensonges, et la cour en est davantage remplie que les places »²⁴. Assurément, le préjugé républicain à l'égard des intrigues propres à la vie des cours pèse dans ce jugement. Mais il faut remarquer que Machiavel témoigne d'une méfiance analogue à l'égard du discours calomnieux du peuple républicain « sur les places et sous les portiques »²⁵. L'expérience de la rumeur rend proches et comparables l'espace fermé de la cour et l'espace non institutionnel de la république. Indépendamment du contexte politique, la nature de la parole dépend de la qualité des hommes qui la profèrent mais aussi de la qualité du lieu où elle est proférée.

Ces premières observations ne permettent pas de donner une définition positive de la *doxa*. Quel est le statut, la consistance ontologique de l'opinion qui émerge de cette écriture épistolaire ? Pour l'instant, il est possible d'affirmer que celle-ci n'est pas conçue par Machiavel comme une simple construction de l'esprit. Avant toute définition ou conceptualisation, la *doxa* — selon ses propres mots — est une chose qui est susceptible de « naître » ou de « pleuvoir » dans un lieu déterminé. Elle est ainsi, avant tout, un phénomène, et c'est selon des termes phénoménologiques qu'un discours épistolaire sur la *doxa* devient ainsi envisageable. Comprendre le sens de ce phénomène implique que l'on admet la matérialité intrinsèque de la *doxa*, si peu familière à une conception moderne de l'opinion²⁶. La *doxa* est toutefois un phénomène particulier et la lettre à Antonio Canigiani rend possible une dernière considération. Dans son analyse Machiavel fait une distinction entre la capacité de l'opinion orale et anonyme à produire nécessairement des effets et le contenu objectif de vérité de cette même opinion (« Les hommes sages doivent évaluer combien cette chose peut nuire et l'estimer pour ce que vaut celui qui en est l'initiateur »). La *doxa* est donc un phénomène aux effets certains mais à la vérité

incertaine, variable, selon la nature des hommes et des lieux. Savoir mesurer, selon les circonstances, le différent degré d'effectivité²⁷ et de vérité des opinions est l'une des tâches essentielles de l'observation et de la communication politique.

La vérité effective de la *doxa*

Puisque, en principe, toute opinion n'est ni vraie ni fausse mais seulement effective, le premier niveau de connaissance de l'opinion est son appréhension. Dans les lettres de Machiavel, l'appréhension de l'opinion est parfois exprimée par une métaphore sensorielle : « avoir les yeux dans les mains » (*avere gli occhi alle mani*). D'usage commun dans le langage de la chancellerie²⁸, cette expression apparaît notamment dans la correspondance avec les commissaires, lors des situations de crise, où la connaissance des individus, des factions et des opinions qui s'affrontent dans l'espace urbain est préalable au maintien ou au rétablissement de la domination territoriale. C'est ainsi qu'on lit, par exemple, dans une lettre à Guglielmo Pazzi, commissaire de Borgo San Lorenzo : « C'est pourquoi nous voudrions que vous preniez bien en considération cette chose-là, de telle façon que vous ne nous rendiez pas hostile tout un parti qui, bien qu'il ne soit pas notre ennemi, pourrait le devenir. C'est une fort bonne chose de montrer que l'on a les yeux dans les mains à l'égard de tout un chacun et de connaître les comportements des bons et ceux des mauvais de manière à inciter chez les uns l'envie de bien faire et chez les autres la honte du mal »²⁹. Un avertissement similaire est adressé, un an plus tard, au capitaine de la même cité : « Nous voulons que tu aies les yeux dans les mains indifféremment à l'égard de quiconque, tout en observant ceux que tu aurais quelque raison de soupçonner à partir d'indices certains »³⁰. D'un emploi moins fréquent, dans la correspondance diplomatique l'image du toucher exprime les lacunes ou les faiblesses de la communication face à la multiplication des opinions et à leur caractère contradictoire ; ainsi Francesco della Casa, mandataire de la République, avec Machiavel, lors de la mission à la cour de France en 1500, se dit prêt à se mettre en voyage « de manière que ma voix, écrit-il, puisse vous faire toucher avec les mains ce que par écrit on ne peut expliquer »³¹.

« Avoir les yeux dans les mains » signifie littéralement juger avec les mains car l'apparence des choses trompe les yeux. Les opinions sont par excellence des choses qui tendent par nature à tromper les sens. D'où le conseil que Machiavel adresse, dans un tout autre contexte et sous la forme d'un sonnet, en mars 1513, à son protecteur Julien de Médicis : « que votre Magnificence/ néglige l'opinion/ et palpe et touche/ et juge avec les mains et non pas avec les yeux »³². Au-delà de la

métaphore, « juger avec les mains » implique non seulement une hiérarchisation des sens³³, mais indique aussi un cheminement de la connaissance visant à saisir la véritable nature des choses. La critique récente a insisté sur la dimension proverbiale et littéraire de cette formule, dont Machiavel serait, par sa formation, largement tributaire³⁴. Cependant on ne peut oublier que Machiavel a transcrit le *De natura rerum* et qu'il garde vraisemblablement à l'esprit ce que Lucrèce écrit dans le livre IV de son traité : « Les yeux ne peuvent connaître la nature des choses »³⁵. La critique a souvent souligné l'influence de Lucrèce dans la vision machiavélienne du phénomène religieux³⁶. Toutefois, la manière dont la lecture du *De natura rerum* a pu constituer un repère dans sa connaissance du monde physique et, corrélativement, historique, est restée dans l'ombre. S'il en est ainsi, « juger avec les mains » est, au-delà de l'image, synonyme d'un processus cognitif qui, sur la base du principe que la vérité des choses est cachée et victime de ses simulacres³⁷, implique la nécessité de saisir cette vérité non pas par simple appréhension mais par argumentation³⁸.

Aussi bien dans le cadre de missions diplomatiques que dans le cas du gouvernement du territoire, cette argumentation s'articule selon des étapes cognitives différentes, marquées par l'usage de certains verbes comme *ritrarre* et *riscontrare*. *Ritrarre* et *riscontrare* indiquent que, dans ce type d'écriture, seules comptent des formulations qui se fondent sur des données particulières, que l'on a repérées lors de multiples observations et à propos desquelles on a constaté une certaine uniformité. Cette argumentation empirique qui ne relève pas d'un choix mais d'une nécessité — sans doute empruntée aux sciences de la nature ou à la procédure judiciaire³⁹ — est ici mise en place dans le but de donner sens à des faits qui n'appartiennent pas à la sphère du monde physique ou juridique, mais à celle des rapports politiques et sociaux. De ce point de vue on peut considérer cette écriture de chancellerie comme le lieu où émerge et s'affirme une approche inductive des faits politiques. *Ritrarre*, que l'on peut traduire par « tirer » ou « retenir », correspond au premier degré de la connaissance politique et de la communication épistolaire, celui dans lequel l'observateur « instruit » son objet. *Ritrarre* équivaut aussi à *trarre* c'est-à-dire à tirer le maximum d'informations des sources disponibles. À ce stade de l'enquête, l'écriture épistolaire répond au double souci de l'exhaustivité et de la reconstruction de l'enchaînement de la *doxa* qui débouche sur sa source probable. Reconnaître la source d'une opinion signifie parvenir à estimer son degré d'autorité et de vraisemblance. Machiavel classe les opinions en fonction de la qualité des lieux et des personnes qui les ont produites⁴⁰. Mais dans cette phase de l'observation, il est également essentiel d'établir la qualité du support de l'opinion, qui, quand elle s'inscrit dans le discours écrit (les « avis », *avvisi*), est dotée d'un statut privilégié

et fait l'objet de stratégies d'appropriation spécifiques. L'appropriation d'avis écrits est considérée comme décisive, puisqu'elle est en mesure de pallier les faiblesses du *ritrarre* ou de corriger l'observation sur le terrain⁴¹. Hormis ce cas particulier, *ritrarre* équivaut à se confronter au flux des opinions orales. La difficulté de hiérarchiser les causes potentielles de ce phénomène, de les nommer, de leur donner un sens, est tout à fait patente. Machiavel rapporte et fait une distinction entre les nouvelles toujours invérifiables et parfois malveillantes qui circulent dans les cours⁴², et les opinions qu'il saisit au hasard des rues.

À propos de l'opinion anonyme du peuple, l'acte de *ritrarre* met en évidence une ambivalence profonde. Nous l'avons remarqué, la *doxa* qui relève de la rumeur a un contenu de vérité faible, voire inexistant. Lors de la seconde légation auprès de César Borgia en novembre 1502, Machiavel rapporte la nouvelle du soulèvement de Bologne contre Giovanni Bentivoglio, mais il estime nécessaire de préciser que « l'on croit qu'il s'agit de mensonges populaires (*bugie popolari*) puisqu'aucune véritable vérification (*riscontro*) n'est possible »⁴³. Peu après, il qualifie de « discours (*ragionamento*) populaire », invérifiables et sans doute faux, les bruits concernant certains projets du duc de Valentinois⁴⁴. Cependant, confronté au phénomène de la *doxa* collective, le *ritrarre* donne parfois lieu à des résultats différents et surprenants. À ce sujet, trois exemples retiennent notre attention. Le premier concerne la mission de Machiavel à Rome lors du conclave de 1503, quand il remarque un mouvement d'opinion généralement propice à l'élection de Jules II :

« San Pietro in Vincula [Giuliano della Rovere] ha tanto favore in questo papato, secondo che dice chiunque ne parla, che se si avessi ad credere alla opinione universale, e' si crederebbe che dovessi essere al tutto papa. Ma perché el più delle volte e' cardinali quando son fuora sono di altra opinione che quando sono rinchiusi; dice chi ha intelligenza delle cose di qua, che non si può fare iudizio nessuno di questa cosa: e però ne aspettereno el fine »

[San Pietro in Vincula (Giuliano della Rovere) jouit d'une telle faveur pour cette élection, à ce qu'en disent tous ceux qui en parlent, que si l'on devait faire confiance à l'opinion universelle, il faudrait croire qu'il deviendrait sûrement pape. Mais parce que la plupart du temps, lorsqu'ils sont en dehors, les cardinaux sont d'une opinion fort différente de celle qu'ils expriment lorsqu'ils sont dedans, ceux qui connaissent les choses d'ici, disent que l'on ne peut se faire aucune idée de l'issue de cette élection. C'est pourquoi nous en attendons le résultat.]⁴⁵

Le second exemple n'est pas sans relation avec le précédent ; en effet, si en août 1507, Machiavel décide de rapporter la rumeur, répandue dans le peuple (*universale*) de Sienne, d'une descente imminente de l'empereur Maximilien en Italie, c'est peut-être

parce que, contrairement à toute prévision raisonnable, mais selon le pressentiment populaire, Giuliano della Rovere a bien été élu pape :

« Aspettasi, secondo ritraggo per l'universale di questa città, lo 'mperadore con una gran festa, e è desiderato da tutti. Donne notizia alle Signorie vostre, perché in simili accidenti le volontà de' populi soglione essere disforme a e' capi loro ».

[Si je m'en tiens à l'avis général du peuple de cette ville, tout le monde invoque l'empereur et l'attend avec allégresse. J'en informe vos Seigneuries, car dans de telles circonstances, la volonté des peuples diffère souvent de celle de ceux qui les gouvernent.]⁴⁶

La raison du peuple, étrangère à la raison de ceux qui savent ou de ceux qui gouvernent est donc considérée comme une source digne d'intérêt. Machiavel semble confirmer cette hypothèse dans l'une de ses dernières lettres, en mars 1526, consacrée encore une fois de plus, à la rumeur comme source paradoxale de vérité :

« Io dico una cosa che vi parrà pazza; metterò un disegno innanzi che vi parrà o temerario o ridicolo; nondimeno questi tempi richieggono deliberazioni audaci, inusitate et strane. Voi sapete e sallo ciascuno che sa ragionare di questo mondo, come i popoli sono varii et sciocchi; nondimeno, così fatti come sono, dicono molte volte che si fa quello che si dovrebbe fare. Pochi dí fa si diceva per Firenze che il Signor Giovanni de' Medici rizzava una bandiera di ventura per far guerra dove gli venisse meglio. Questa voce mi destò l'animo a pensare che il popolo dicesse quello che si dovrebbe fare »

[Je vais vous dire une chose qui vous semblera folie ; je vais vous proposer un projet qui vous semblera téméraire ou ridicule ; mais cette époque exige des décisions audacieuses, inhabituelles et étranges. Vous savez, comme le savent tous ceux qui savent juger ce monde, que les peuples sont inconstants et obtus ; néanmoins, malgré leur nature, ils disent souvent que l'on fait ce que l'on devrait faire. Ces jours derniers on disait à Florence que le seigneur Jean de Médicis organisait une grande compagnie pour faire la guerre là où il souhaitait la faire. Cette rumeur (*voce*) me fit penser que le peuple disait ce que l'on devait faire.]⁴⁷

De toute évidence, l'observation de la *doxa* se trouve ici confrontée à une exception. En effet, dans les cas en question, la *doxa* anonyme du peuple, malgré le caractère invérifiable caractéristique de la rumeur, est porteuse d'une vérité qui intéresse l'ordre des événements, une vérité donc d'ordre prédictif. Un phénomène de ce type, dont les effets de vérité sont vérifiables en dépit de leur cause qui reste insaisissable, est à proprement parler un prodige, un signe de la nature⁴⁸. Les ressources intellectuelles qui ont permis de distinguer cette manifestation de la *doxa*, impliquent

encore une fois, une conception du monde physique selon laquelle les opérations de la nature, évidentes ou cachées, sont en relation étroite avec le monde historique. Machiavel, on le sait, croit que la nature est un champ d'influences qui se manifestent à l'homme sous la forme de signes et que, dans certains cas, ces signes sont susceptibles d'interprétation⁴⁹. Machiavel fait allusion à cette croyance dans un chapitre singulier des *Discours* (I, 56)⁵⁰, qui évoque la doctrine des phénomènes prodigieux de la nature que développe, en ce même début de XVI^e siècle, Pietro Pomponazzi dans les milieux aristotéliens de Bologne et de Padoue⁵¹. C'est à ce genre de phénomènes qu'appartient sans doute aussi la parole collective du peuple. Quoique synonyme de mensonge, l'« opinion universelle » du peuple est dépositaire d'une *virtù* naturelle, « occulte », qui la rend capable d'« effets merveilleux » dans la lecture du temps⁵².

L'opinion insensée mais prodigieuse du peuple est un phénomène particulier, une exception qui confirme, en quelque sorte, la règle. Partout ailleurs, l'observateur se heurte à la faiblesse ou à l'absence d'indices capables de prouver son contenu véridique : « Je n'ai rien pu retenir (*ritrarre*) de certain sinon des opinions, » lit-on dans une dépêche du 30 novembre 1502⁵³. La phénoménologie de la *doxa* qui émerge dans l'écriture épistolaire de la réalité politique, si avare en vérité, débouche néanmoins sur quelques certitudes. Tout d'abord, l'inanité de toute procédure de validation des faits d'opinions qui ne se fonde pas sur l'expérience. Dans ses missives, Machiavel fait parfois référence à l'opinion des « hommes prudents », capable de sanctionner d'autres opinions plus versatiles⁵⁴. Il s'agit sans doute d'un artifice rhétorique, comme on le découvre dans un texte adressé en 1522 à Raffaello Girolami, ambassadeur florentin à la cour de Charles Quint⁵⁵. Mais dans la plupart des cas, l'expérience de la *doxa* et son analyse mettent en lumière le caractère non opératoire de toute opinion dogmatique, fondée sur l'autorité morale ou intellectuelle de son titulaire (*communis opinio doctorum*)⁵⁶. D'un point de vue phénoménologique, cette illustre et vétuste figure de l'opinion, dont la source est connue et appréciée mais les effets invérifiables, se situe à l'opposé de l'opinion du peuple, extravagante par son origine, mais toujours effective et parfois étonnamment vraie. C'est pour cette raison qu'elle échappe à la pratique épistolaire de la *doxa* et qu'elle disparaît également de l'horizon de l'observation de la réalité politique⁵⁷. Finalement, l'écriture de la *doxa* aboutit, le plus souvent, à une autre certitude : en raison de la difficulté récurrente qu'il y a à vérifier le contenu de vérité de certaines opinions, le seul discours vrai sur la *doxa* est celui qui prend en compte l'identité effective et pratique, du vrai, du vraisemblable et du faux. Le 21 novembre 1500, Machiavel écrit à la Seigneurie au sujet d'une rumeur portant sur la division qui déchirerait Florence et sa classe politique et qui

est en train de gagner le roi de France et ses conseillers : « Il faut absolument leur ôter cette idée, parce que cette opinion aurait des effets aussi désastreux ici si l'on y croyait, que si elle était chose vraie chez vous (*quando re vera la vi fussi*) »⁵⁸.

Les pratiques de la *doxa* : faire croire, conjecturer

Quelles pratiques politiques l'écriture épistolaire de la *doxa* fait-elle surgir ou met-elle en évidence ? Nous pouvons distinguer différents aspects du traitement de l'opinion en fonction du contexte dans lequel l'observateur politique se situe par rapport à son interlocuteur. Tout d'abord, le régime de la *doxa* relatif au gouvernement du territoire. Le lexique de l'opinion rejoint ici celui — d'origine médicale — qui définit les « humeurs » (*umori*), c'est-à-dire les agrégats naturels et collectifs propres au corps politique de toute cité⁵⁹. La notion d'humeur, dans son usage courant, entretient avec celle d'opinion un rapport étroit. Dans la mesure où l'« humeur » décrit non seulement un groupe social ou une faction, mais aussi son caractère propre, elle est, en quelque sorte, synonyme d'opinion, une opinion ancestrale qui implique une manière invariable de penser et d'agir. L'humeur est une opinion fixe et enracinée dans un organisme politique que les capitaines ou les commissaires doivent pouvoir connaître, après une pratique quotidienne et prolongée des populations qu'ils gouvernent. D'où le précepte récurrent dans les correspondances de suivre dans les moindres détails les comportements (*portamenti*) d'individus et de groupes susceptibles de révéler leur inclination profonde (*animo*)⁶⁰, ainsi que tout symptôme de trouble. Car l'humeur est une opinion susceptible de s'altérer facilement et « il est de règle que celui qui dirige et qui veut conserver son État — lit-on dans une lettre à Gian Battista Ridolfi — fasse tout pour n'éveiller aucune humeur susceptible de lui nuire ou de mettre en œuvre quoi que ce soit qu'une fois en marche, il ne pourrait plus maîtriser comme il le voudrait »⁶¹. La circulation non maîtrisée d'opinions, sous la forme de rumeurs ou de nouvelles invérifiables est une cause puissante de déstabilisation de l'autorité politique et de « scandale », c'est-à-dire de dégradation des humeurs, considérée comme préalable au tumulte⁶². La correspondance avec les officiers périphériques fait ainsi état de la nécessité primordiale de contrôler l'information qui arrive dans les cités, notamment lorsqu'il s'agit d'« avis sinistres » et de « tristes nouvelles »⁶³. Le soupçon que ce type d'information « disproportionnée » ou fausse puisse être généré ou entretenu par des « humeurs mauvaises », rend nécessaire un régime politique de la vérité qui légitime la contre-information, c'est-à-dire la mise en circulation d'opinions capables d'en atténuer les effets négatifs par des effets d'opinion contraires⁶⁴. L'information politique dans

le gouvernement du territoire est en effet question d'administration de la *doxa* et non de vérité, car ce qui est essentiel dans ce contexte — et notamment dans une conjoncture de crise du pacte territorial —, ce n'est pas d'informer mais de garder la réputation de la ville dominante tout en préservant la confiance des populations sujettes. L'écriture épistolaire de la *doxa* met ainsi en lumière le déficit de consensus dont souffre, de façon chronique, et parfois aigüe, l'État florentin. « Tu sais combien lors de tels événement et dans de telles circonstances il importe de se faire aimer de nos sujets. Car, si tu considères les guerres qui ont eu lieu depuis 1494, tu verras qu'elles ont été provoquées par le mécontentement des peuples [...]. Donc il est de notre devoir de rappeler à tous ceux qui gouvernent d'alimenter et de conserver la foi des peuples et de ne jamais les décevoir⁶⁵. Il paraît évident que Machiavel considère la connaissance des humeurs et de la rumeur comme essentielle pour réaliser cette tâche prioritaire. La connaissance empirique de la *doxa* lui indique les procédés à utiliser à cet effet. La conviction que l'opinion du peuple se nourrit tout autant de paroles que d'images le conduit à comprendre le rôle que peut jouer dans la construction d'un sentiment d'appartenance politique l'utilisation de concepts sous forme d'images. L'exemple de Venise est à cet égard éclairant. Envoyé dans la Terre-ferme dans les mois qui suivent la défaite vénitienne d'Agnadello face aux armées impériales (14 mai 1509), Machiavel admire l'attachement républicain des populations paysannes et remarque que Venise a dû par la suite modifier son emblème de manière à réactualiser son message de tutelle auprès des peuples qu'elle gouverne avec une telle efficacité⁶⁶.

Un second aspect du traitement épistolaire de la *doxa* concerne la prévision politique. Confronté à l'absence fréquente de preuves et à la latence de toute autorité non fondée sur l'expérience, la consistance de la réalité politique que l'on mesure dans cette correspondance est essentiellement « doxatique ». C'est pour cette raison que l'écriture épistolaire de la *doxa* est en large mesure une écriture conjecturale qui déplace constamment le champ de l'expérience vers un horizon d'attente imminent qu'une série de signes rendent plus ou moins probable⁶⁷. Dans l'usage de chancellerie, *coniettare* (conjecturer) est strictement corrélée à *interpretare* (interpréter) : on interprète des signes et on forme des conjectures plausibles sur l'avenir des individus et des États⁶⁸. Dans l'ensemble, ces opérations délimitent un domaine du jugement politique (*iudicio*) limitrophe à celui de l'imagination. Cette proximité rend l'usage de la conjecture problématique et parfois même source d'embarras : « Je prie vos Seigneuries de m'excuser, lit-on dans une missive relative aux desseins de César Borgia, mais elles doivent penser que les choses ne se devinent pas et comprendre qu'on a affaire ici à un prince qui gouverne seul et si l'on ne veut pas écrire fantaisies et

songes (*ghiribizzi e sogni*), il faut que je vérifie (*riscontri*) les choses et pour les vérifier il faut du temps si bien que je m'évertue à bien l'employer sans le gaspiller »⁶⁹. La construction intellectuelle d'un futur vraisemblable se révèle en théorie comme une solution extrême, valable lorsque l'on a épuisé les ressources probatoires ordinaires. Face à l'impossibilité reconnue d'évaluer la vraie nature des choses, la conjecture intègre volontairement la possibilité de l'erreur dans le jugement politique ; ainsi elle se présente comme un risque calculé, un acte de courage que justifie la nécessité de communiquer et, en même temps, de se risquer à faire des prévisions, comme l'admet, indirectement, Machiavel dans la même lettre : « Puisque je vois les choses procéder selon mes prévisions, je préfère me plaindre auprès de ceux qui font d'étranges interprétations, que de regretter de ne pas avoir écrit tout ce que j'entends ici »⁷⁰. Dans la pratique diplomatique, conjecturer le sens (*coniettare el fine*) d'une action en absence d'éléments certains d'évaluation est considéré finalement comme une opération difficile mais somme toute ordinaire⁷¹.

L'usage de la conjecture ne répond pas seulement à la pénurie d'opinions vérifiables mise en évidence par l'expérience de terrain. La banalisation de cette pratique dans l'écriture épistolaire de la réalité dépend aussi de la « qualité des temps », à savoir des circonstances historiques dans lesquelles l'observateur est conscient de se trouver⁷². De ce point de vue, la conjecture est la réponse adéquate apportée au constat sceptique que Machiavel attribue au seigneur de Sienne Pandolfo Petrucci (« les temps que nous vivons dépassent notre entendement ») et à son avertissement « présentiste » à « juger les choses d'heure en heure » pour éviter toute erreur⁷³. En réalité, l'expérience du temps qui se fait jour dans la mission diplomatique, face à la divergence des opinions et à l'impossibilité de trancher entre futurs possibles, est telle que l'envoyé de la République peut comparer sa position à celle d'un prophète⁷⁴. Il ne s'agit pas, sans doute, d'un simple effet de style inhérent au discours diplomatique. Au début du chapitre 25 du *Prince*, Machiavel, décrivant l'expérience du temps propre de son époque, évoque « les grands changements que l'on a vus et que l'on voit chaque jour, échappant à toute conjecture humaine (*fuora d'ogni umana coniettura*) »⁷⁵. C'est ainsi que, lorsque l'envoyé diplomatique a recours à la conjecture pour former son jugement, il fait aussi, quelque part, œuvre de prophète. Dans des circonstances historiques non ordinaires, la capacité de formuler des prédictions à moyen terme rentre dans la liste des actions communes et nécessaires. Le fait que, dans ces mêmes circonstances, la parole populaire puisse être investie d'une dimension prophétique, que l'opinion collective soit, en même temps, signe et interprète de signes, participe d'une lecture analogue du temps historique et de l'action politique. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que dans le chapitre 26 du *Prince*,

seul un individu doté des capacités prophétiques de « lire » certains signes du temps est estimé capable de libérer l'Italie des Barbares⁷⁶. Quoique jamais évoqué par la critique, le rapprochement entre la pratique conjecturale qui émerge de l'expérience épistolaire de la *doxa* et la nouvelle rationalité gouvernementale qui tend à inclure la conjecture dans le savoir prudentiel du prince paraît néanmoins évident⁷⁷.

L'étude de cette correspondance nous invite à quelques remarques conclusives. La première concerne le rapport entre la pratique descriptive et prédictive de la réalité dont elle témoigne et la production de concepts. La tendance, aujourd'hui dominante, à considérer Machiavel comme un philosophe dont la pensée s'exprime dans ses œuvres majeures sous la forme de concepts stables, laisse généralement dans l'ombre le contenu gnoséologique de son écriture de chancellerie. Définir ce contenu n'enlève rien à la capacité d'abstraction dont Machiavel fait parfois preuve : nul ne doute, par exemple, que la « vérité effective de la chose » — concept énoncé une seule fois, au chapitre 15 du *Prince* — trouve son sens à la lumière de la notion de vérité présente surtout chez Aristote⁷⁸. Mais seule une analyse ponctuelle de la correspondance de chancellerie permet de comprendre que cette « vérité » n'est pas conçue abstraitement, une fois pour toutes, mais en relation avec la connaissance pratique de la *doxa*. C'est en mesurant le caractère effectif de la *doxa* dans les stratégies de la communication politique, que Machiavel a pris conscience du caractère véridique de tout ce qui est effectif. À la lumière de cette expérience de terrain, on peut affirmer que la « vérité effective » est une vérité pratique qui n'implique pas une opposition entre ce qui est réel et ce qui ne l'est pas, mais entre ce qui est effectif et ce qui ne l'est pas. En d'autres termes, est effective et donc « vraie » toute chose susceptible de produire des effets, même si cette chose est imaginaire, comme un présage, ou fausse comme une rumeur dont on connaîtrait bien les tenants et les aboutissants. Une seconde remarque concerne « tout ce qui est *taken for granted*, qui va de soi, qui va sans dire » dans la pratique historique⁷⁹. Une *doxa* très tenace — nous l'avons remarqué — entoure la catégorie d'opinion publique spécialement dans les études d'histoire de la communication. Le caractère inopérant de cette catégorie consensuelle dans la compréhension de la *doxa* décrite par Machiavel fait surgir d'autres modes de penser ce champ de l'expérience dans un contexte spécifique à l'époque moderne. La reconstruction de ces procédures et de ces représentations met en lumière une réalité complexe où l'opinion est perçue avant tout par Machiavel comme une donnée naturelle, ce qui n'exclut pas, pour autant, un travail de catégorisation ayant notamment pour objet la *doxa* collective. L'« opinion universelle », évoquée d'abord dans la correspondance de chancellerie et ensuite dans les *Discours sur la première décade* témoigne probablement de ce

travail : mais son altérité radicale par rapport à l'« opinion publique » qui nous est familière, est un défi nécessaire à la naturalisation de ce concept et à son usage implicite dans le sens commun historique⁸⁰.

Les éditions citées

- Machiavelli, *Legazioni, commissarie*, édition nationale : Niccolò Machiavelli *Legazioni, commissarie, scritti di governo*,
 I (1498–1500), éd. J.-J. Marchand, Rome : Salerno, 2002;
 II (1501–1503), éd. Denis Fachard et Emanuele Cutinelli Rendina, Rome : Salerno 2003 ;
 III (1503–1504), éd. Jean-Jacques Marchand et Matteo Melera Morettini, Rome : Salerno, 2005;
 IV (1504–1505), éd. Denis Fachard et Emanuele Cutinelli Rendina, Rome: Salerno, 2006.
- Machiavelli, *Legazioni. Commissarie*, éd. Chiappelli : Niccolò Machiavelli, *Legazioni. Commissarie. Scritti di governo*, éd. F. Chiappelli avec la collaboration de Jean-Jacques Marchand,
 I (1498–1501), Bari : Laterza, 1971;
 II (1501–1503), Bari: Laterza, 1973;
 III (1503–1504), Bari: Laterza, 1984;
 IV (1505), Bari: Laterza, 1985.
- Machiavelli, *Legazioni e commissarie*, éd. Bertelli: Niccolò Machiavelli, *Legazioni e commissarie*, 3 vol., éd. Sergio Bertelli, Milan: Feltrinelli, 1964.

Notes

1. Pour le contexte historique et biographique de l'activité publique de Machiavel, voir Sandro Landi, *Machiavel* (Paris : Ellipses, 2008) p. 37–100.
2. Sur le rôle politique du commissaire dans l'État florentin, voir William Connell, « Il commissario e lo stato territoriale fiorentino », *Ricerche Storiche* 18.1 (1988), p. 591–607.
3. Fredi Chiappelli, Jean-Jacques Marchand, « Nota ai testi », in *Legazioni. Commissarie*, éd. Chiappelli, I, p. 589. Pour une analyse récente de la correspondance de chancellerie, voir A. Guidi, *Un segretario militante. Politica, diplomazia e armi nel cancelliere Machiavelli* (Bologne: Il Mulino, 2009).
4. Voir les éditions citées.
5. Jean Jacques Marchand, « Nota ai testi », in *Legazioni, commissarie*, éd. nationale, I, p. 552–553, qui suit, sans changements majeurs, les critères de l'édition de 1971.

6. Deux études se signalent pour une approche novatrice de la correspondance publique de Machiavel : Lars Vissing, *Machiavel et la politique de l'apparence* (Paris : Seuil, 1986) et Giulio Ferroni, « La struttura epistolare come contraddizione », in éd. Jean-Jacques Marchand, *Niccolò Machiavelli. Politico, storico, letterato*, (Rome : Salerno, 1996) p. 247–269.
7. Voir à titre d'exemple: Asa Briggs et Peter Burke, *A Social History of the Media. From Gutenberg to Internet* (Cambridge: Polity, 2002), Robert Darnton, « An Early Information Society: News and the Media in Eighteenth-Century Paris », *American Historical Review* 105.1 (2000) p. 1–35; pour le cas italien, Mario Infelise, *Prima dei giornali. Alle origini della pubblica informazione* (Rome-Bari : Laterza, 2002) p. V–XI.
8. Filippo De Vivo, *Information and Communication in Venice. Rethinking Early Modern Politics* (Oxford : Oxford University Press, 2007).
9. Pour une mise en perspective de ce modèle, voir Sandro Landi, *Naissance de l'opinion publique dans l'Italie moderne. Sagesse du peuple et savoir de gouvernement de Machiavel aux lumières* (Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2006), p. 9–17.
10. Pour une ontologie historique de la *doxa*, voir Barbara Cassin, « Doxa », in éd. Barbara Cassin, *Vocabulaire européen des philosophies* (Paris : Seuil, 2004), p. 327–329 ; l'historicité du rapport *doxa*/vérité est discutée par Ian Hacking, *Historical Ontology* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 2002), p. 171–175.
11. Il faut remarquer que la question de la communication est absente dans le chantier historiographique dirigé par Giorgio Chittolini, Antony Molho, Pierangelo Schiera, éd., *Origini dello Stato. processi di formazione statale in Italia fra medioevo ed età moderna* (Bologne : Il Mulino, 1994).
12. Jacques Revel, « Micro-analyse et construction du social », in éd. J. Revel *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience* (Paris : Seuil, 1996), p. 29 : « que se passe-t-il quand on observe le procès de construction de l'État au ras du sol ? ».
13. 1494–1498, soit la période de la république savonarolienne.
14. *Legazioni. Commissarie*, éd. Chiappelli, I, p. 163, traduction libre.
15. Sur cette conjoncture voir Céline Perol, « Florence et le Domaine florentin aux XV^e et XVI^e siècles : pouvoir et clientèles », in éd. Jean Boutier, Sandro Landi, et Olivier Rouchon, *Florence et la Toscane, XIV^e-XIX^e siècles. Dynamiques d'un État italien* (Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2004), p. 161–177.
16. Sur la double dimension de la *doxa* anonyme, en même temps fama et rumor, voir Claude Gauvard, « La Fama une parole fondatrice », *Médiévales* 12.1 (1993), p. 5–13.
17. Pour la rumeur dans la période de Savonarole et sur les mesures visant à la contrôler, voir Giovanni Ciappelli, « Comunicazione politica e opinione pubblica nel Rinascimento : esempi e considerazioni », *Annali dell'Istituto storico italo-germanico in Trento* 33 (2007), p. 27–57. Pour une anthropologie de la rumeur, voir Bruce Lincoln, *Authority. Construction and Corrosion* (Chicago : University of Chicago Press, 1994); plus spécifiquement pour le cas toscan, voir Thomas Kuhlen, « Fama as a legal status in Renaissance Florence », in éd. Thelma Fenster, Daniel Lord Smail, *Fama: The*

- Politics of Talk and Reputation in Medieval Europe* (Ithaca: Cornell University Press, 2003), p. 27–46.
18. L'opposition *pochi/molti* est présente dans une première version de la missive, ensuite corrigée par Machiavel : « presertim havendo per esperienza conosciuto quanto le buone opere de' pochi et prudenti preponderino alle parole de' molti »: cf. *Legazioni. Commissarie*, éd. Chiappelli, I, p. 63.
 19. « Pouvoir et savoir faire », c'est-à-dire la capacité d'accomplir quelque chose est, selon Aristote, le propre de l'individu prudent et vertueux, voir Barbara Cassin, « Areté : excellence et finalité », in *Vocabulaire européen des philosophies*, p. 1371.
 20. Voir Aristote, *Éthique à Nicomaque*, (Paris : Gallimard, 2004), livre VII, p. 247–257 et IX, p. 350–351. Pour la lecture machiavélique de l'*Éthique à Nicomaque*, voir Carlo Ginzburg, « Diventare Machiavelli. Per una lettura dei Ghiribizzi al Soderini », *Quaderni storici* 46.1 (2006), p. 151–164. Un exemplaire de l'*Éthique à Nicomaque* se trouve dans la bibliothèque de Bernardo Machiavelli, voir à ce sujet Catherine Atkinson, *Debts, Dowries, Donkeys. The Diary of Niccolo Machiavelli's Father, Messer Bernardo*, (Francfort : Peter Lang, 2002) p. 170–171.
 21. Matteo Palmieri, *Della vita civile*, livre IV, éd. Gino Belloni, (Florence : Sansoni, 1982), p. 190 : “[...] però che secondo l'approvata sententia de' savii, in nel vulgo non è consiglio, non auctorità, non iudicio; et le cose fatte da quello si convengono sempre osservare ma non sempre lodare. Virgilio dice che il vulgo sempre si volge al peggio. Da questo nasce la inferma stabilità, il poco durare et la infinita multitude degli ordini, i quali spesso nelle città si truovono tanto diversi che più tosto confusione che ordine possono meritamente essere chiamati”; sur l'influence que Palmieri a pu exercer sur Machiavel, voir Francesco Bausi, « Machiavelli e la tradizione culturale toscana », in éd Jean-Jacques Marchand, *Cultura e scrittura di Machiavelli* (Rome: Salerno, 1998), p. 81–115.
 22. Machiavel, *Le Prince*, in *Œuvres*, éd. C. Bec (Paris : Laffont, 1996), p. 155 : « Les hommes, in universali, jugent plus selon leurs yeux qu'avec leurs mains; car chacun a la capacité de voir, mais peu celle de toucher: chacun voit ce que tu sembles être, peu ressentent ce que tu es ».
 23. Sur cette mission, voir Sergio Bertelli, « Nota introduttiva », in *Legazioni e commissarie*, éd. Bertelli, III, p. 1173–1177.
 24. Machiavel aux Dix, 20 novembre 1509, in *Legazioni e commissarie*, éd. Bertelli, III, p. 1187 : “Aspetto venghi da Verona quello Veronese per ricevere quelli mille ducati; e fatto tale pagamento, cavalcherò in là, per essere in luogo ove io possa meglio intendere le cose e con più verità farne certe le Signorie vostre; perché questo è uno luogo dove nascono, anzi piovono le bugie, e la corte ne è più piena che le piazze.”
 25. Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite Live*, livre I, chapitre VIII (« Autant les accusations sont utiles aux républiques, autant les calomnies leur sont pernicieuses »), in Machiavel, *Œuvres*, p. 207 : « on porte les accusations devant les magistrats, le peuple et les conseils ; on calomnie sur les places et sous les portiques. La calomnie

est plus fréquente là où on fait le moins usage de l'accusation, et dans les cités les moins préparées à la recevoir ».

26. Sur ce point, voir les considérations de Maurizio Bettini, « Le orecchie di Hermes. Luoghi e simboli della comunicazione nella cultura antica », in Id., *Le orecchie di Hermes. Studi di antropologia e letterature classiche* (Turin : Einaudi, 2000), p. 1–51; sur la dimension de la rumeur dans le monde ancien, voir Jean-Pierre Néraudau, « La Fama dans la Rome antique », *Médiévales* 24.1 (1993), p. 27–34.
27. Sur la notion d'effectivité chez Machiavel voir: Luigi Zanzi, *I segni della natura e i paradigmi della storia. Il metodo di Machiavelli* (Manduria : Lacaita, 1981), p. 68–76.
28. Voir par exemple la lettre non autographe adressée par la Seigneurie au commissaire de Pistoia du 25 janvier 1502 : « voi doverresti per la prudenza vostra cognoscere li humori di costeste parti et quello che li è da temere nell'altra ; et conoscendo che fra cotesti Cancellieri sia chi è ingrassato nel male et che vi ritorneria volentieri, è bene che habbiate loro l'ochio alle mani: et riscontrando in loro o parole o facti contrari alla quiete commune li castigherete in modo che non possino più nuocere ad alcuno, » in *Legazioni. Commissarie*, éd. Chiappelli, II, p. 70.
29. Lettre du 27 mai 1502 : « Et però noi vorremmo che voi examinassi bene questa cosa et non segnassi lo universale di una parte nostra inimica, acciò che non sendo, la non diventassi. È bene cosa optima el mostrare d'avere li ochi alle mani ad ognuno et di conoscere e' portamenti de' buoni et li portamenti de' tristi per fare ad crescere ad quelli la voglia del bene et ad questi vergognarsi del male, » in *Legazioni. Commissari*, éd. Chiappelli, II, p. 107.
30. Lettre du 5 juillet 1503 à Bernardo Manetti : « voliamo abbi li occhi alle mani a ciascuno indifferentemente, e tanto più osserverai quelli che per indizi certi tu avessi ragione di sospettarne, » in *Legazioni, commissarie*, édition nationale, III, p. 176–177.
31. Lettre de Melun du 3 septembre 1500: « Se io, Francesco [Della Casa], non mi sentissi malissimo disposto e di qualità ch'io credo essere necessitato avere a partirmi di Corte per curarmi, uno di noi ne sarebbe venuto costì in diligenza per farvi a bocca toccare con mano quello che scrivendo non si può significare, » in Machiavelli, *Legazioni, commissarie*, édition nationale, I, p. 454.
32. Voir Niccolò Machiavelli, *Opere letterarie*, éd. De L. Blasucci (Milan: Adelphi, 1964), p. 362 : « Lasci l'opinioni/ Vostra Magnificenza, e palpi e tocchi/ e giudichi a le mani e non agli occhi ».
33. Sur ce point voir Vissing, *Machiavel et la politique de l'apparence*, p. 8–9 et 58.
34. Voir Francesco Bausi, « Politica e poesia : la cultura di Machiavelli », *Intersezioni* 22.2 (2002), p. 377–393, selon lequel la source probable de Machiavel est le *Morgante* de Luigi Pulci.
35. Lucrèce, *De la Nature*, (Paris : Gallimard, 2008), p. 190, livre IV, 385 : « nec possunt oculi naturam noscere rerum ». Sur la transcription machiavéllienne du traité de Lucrèce, voir Sergio Bertelli, Franco Gaeta, « Noterelle machiavelliane. Un codice di Lucrezio e di Terenzio », *Rivista storica Italiana* 73.1 (1961), p. 545–557 et Sergio Bertelli, « Noterelle machiavelliane. Ancora su Lucrezio e Machiavelli », *Rivista storica*

- Italiana* 76.2 (1964), p. 774–792. Sur le contexte de cette transcription, voir A. Brown, « Lucretius and the Epicureans in the Social and Political Context of Renaissance Florence », in *Tatti Studies* 9 (2001), p. 11–61.
36. Voir notamment Emanuele Cutinelli Rendina, *Chiesa e religione in Machiavelli*, (Pise-Rome : Istituti editoriali e poligrafici internazionali, 1998) p. 165.
 37. Selon Lucrèce (*De la Nature*, livre IV, 30, p. 172–182), toute chose produit son simulacre, c'est-à-dire une image perceptible capable de cacher sa véritable nature.
 38. Voir à ce propos les observations de D. F. Kennedy, *Rethinking Reality. Lucretius and the Textualization of Nature* (Ann Arbor : University of Michigan Press, 2002), p. 67 : “Enquiry into the *rerum natura* implies that reality is hidden; reality lies within, awaiting its discovery”.
 39. Sur l'histoire sociale des différentes formes d'empirisme, voir le numéro de *Quaderni storici, Fatti : storie dell'evidenza empirica*, sous la direction de Simona Cerutti et Gianna Pomata, 36.2 (2001), dans lequel ne sont pas pris en compte les faits politiques ; en particulier, sur la dimension de l'opinion dans la procédure judiciaire, voir J. Théry, « Fama : l'opinion publique comme preuve judiciaire. Aperçu sur la révolution médiévale de l'inquisitoire », in éd. Bruno Lemesle, *La preuve en justice de l'Antiquité à nos jours*, (Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2003), p. 119–147 ; Jacques Chiffolleau, « *Ecclesia de occultis non iudicat* ? L'Eglise, le secret, l'occulte (XII^e-XV^e siècle) », *Micrologus, Natura Scienza e Società Medievali* 14 (2006), p. 359–481.
 40. Lettre à la Seigneurie de Florence, 15 octobre 1502 : “Se io avevo a misurare tale avviso dal luogo dove si scriveva e dall'uomo che lo scriveva, io non lo potevo se non affermare per vero,” in *Legazioni. Commissarie*, édition nationale, II, p. 363.
 41. Par exemple, lors de la deuxième légation à la cour de César Borgia, le 23 décembre 1502, Machiavel écrit à la Seigneurie sur les mouvements probables de l'armée française : “E così venni a mancare di quella comodità che io desideravo di poterli parlare [à César Borgia] e ritrarre da lui qualche cosa più in là in questa materia; né ve ne posso dire altro. Credo bene che le Signorie vostre per la loro prudenzia e per li avvisi che le hanno da più luoghi, de' quali io sono al buio, potranno giudicarla a punto”.
 42. À titre d'exemple, lors de la première légation à la cour de France, le 14 septembre 1500, Machiavel écrit : “E ogni di esce fuori nuove che voi avete mandato [ambasciatori] ora al Turco ora allo 'mperatore, il che noi attendiamo a purgare in ogni luogo”: *Legazioni. Commissarie*, édition nationale, II, p. 464.
 43. Lettre du 20 novembre 1502 : “Èssi detto questa mattina per la terra che 'l popolo di Bologna è levato per suspecto che li è venuto che messer Giovanni non venda Bologna al Duca [de Valentinois]. Credesi sieno bugie popolari, non ci essendo riscontro vero,” in *Legazioni. Commissarie*, éd. Chiappelli, II, p. 308.
 44. Lettre du 1^{er} janvier 1503, in Machiavelli, *Legazioni, commissarie*, édition nationale, II, p. 528 : “E così ne andreno alla volta di Perugia e di Castello al certo, e di Siena si dubita; e poi si distenderà verso Roma a rassettare tutte quelle castella orsine. E el disegno è espugnare Bracciano, e che l'altre sieno un fuoco di paglia: il che è però un ragionamento popolare.”

45. Lettre du 29 octobre 1503 in Machiavelli, *Legazioni e commissarie*, éd. Bertelli, II, p. 524, ma traduction. Sur la dimension de l'opinion dans l'élection du pape, voir Ottavia Niccoli, *Rinascimento anticlericale. Infamia, propaganda e satira in Italia tra Quattro e Cinquecento* (Rome-Bari : Laterza, 2005).
46. Lettre du 10 août 1507, in *Legazioni e commissarie*, éd. Bertelli, II, p. 1042; ma traduction.
47. Lettre à Francesco Guicciardini du 15 mars 1526 in Niccolò Machiavelli, *Lettere*, éd. Francesco Gaeta, (Milan : Feltrinelli, 1981), p. 457, sur le contexte historique de cette lettre, cf. Landi, *Machiavel*, p. 239.
48. Sur la définition de prodige dans le débat scientifique au XVI^e, voir Jean Céard, *La nature et les prodiges. L'insolite au XVI^e siècle en France* (Genève : Droz, 1977) ; voir aussi Lorraine Daston, Katharine Park, *Wonders and the Order of Nature 1150-1750* (New York : Zone Books, 1998).
49. Sur cette croyance, voir Nicola Badaloni, « Natura e società in Machiavelli », *Studi storici* 10.1 (1969), p. 675-708; Alberto Tenenti, « La religione di Machiavelli », *Studi storici* 10.1, p. 709-748. Sur la « vertu occulte », propre à certains corps naturels et parfois même à la parole, susceptible de produire des effets étonnants, voir Thomas d'Aquin, *De occultis operationibus naturae*, récemment édité in Thomas d'Aquin, *L'astrologie. Les opérations cachées de la nature. Les sorts*, Traduction, introduction et notes de Bruno Couillaud, (Paris : Les Belles Lettres, 2008), p. 5-15.
50. « Avant que se produisent de grands événements dans une cité ou un pays surviennent des signes qui les annoncent ou des hommes qui les prédisent », in *Œuvres*, p. 282-283. Sur les sources de ce chapitre voir en particulier Mario Martelli, « Sche-de sulla cultura di Machiavelli », *Interpres* 6-21(1985-1986), p. 283-330.
51. Pietro Pomponazzi, *De naturalium effectuum causis sive de incantationibus* (Bâle : Ex officina Henricpetrina, 1567) p. 123-164 ; sur les rapports entre cette doctrine des signes de la nature et la position de Machiavel, voir Eugenio Garin, « Aspetti del pensiero di Machiavelli », in Id., *Dal Rinascimento all'Illuminismo. Studi e ricerche*, (Pise : Nistri-Lischi, 1970), p. 46 ; les rapports entre Machiavel et Pomponazzi, notamment en ce qui concerne la doctrine de la *doxa*, mériteraient une étude approfondie.
52. « Ce n'est pas sans raison que l'on compare la voix d'un peuple à celle de Dieu. Car on voit que l'opinion universelle réussit merveilleusement dans ses pronostics; de sorte qu'elle semble prévoir par une vertu occulte le bien et le mal qui l'attendent » : *Discours*, I, 58, in *Œuvres*, p. 286 ; pour une lecture de ce passage, cf. Landi, *Naissance de l'opinion publique*, p. 19-42.
53. La missive en question est consacrée aux manœuvres de César Borgia : "Io ho, per diverse vie, ricerca di intendere se questo Signore è per trasferirsi in persona con le sue genti nel Reame, o vero se e' Franzesi sono per andarvi loro: né ho possuto dell'una cosa e dell'altra ritrarre alcuna cosa di certo, ma solo opinione": *Legazioni, commissarie*, édition nationale, II, p. 475.
54. Par exemple, la lettre datée de Rome, 23 novembre 1503: "Né voglio mancare di dire alle Signorie vostre quello che s'intende dire *publice*, ed io lo scrivo perché lo ho pure

- ritratto da uomo grave e che ne può intendere facilmente il vero,” in *Legazioni, commissarie*, édition nationale, III, p. 401.
55. *Memoriale a Raffaello Girolami quando ai 23 d'ottobre [1522] parti per Spagna all'imperatore*, in Niccolò Machiavelli, *Arte della guerra e scritti politici minori*, éd. S. Bertelli (Milan : Feltrinelli, 1961), p. 285 : “E perché mettere il iudizio nella bocca vostra sarebbe odioso, e' s'usa nelle lettere questo termine: che prima si discorre delle pratiche che vanno attorno, gli uomini che le maneggiano e gli umori che le muovono e dipoi si dice queste parole: “considerato addunque tutto quello vi si è scritto, gli uomini prudenti che si truovono qua giudicano che ne abbia a seguire il tale effetto e il tale.” Questa parte fatta bene ha fatta a' mia di grande onore a molti imbasciatori, e così fatta male gli ha disonorati.”
 56. Sur cette figure de la *doxa*, source traditionnelle de validation dans différents domaines du savoir, voir Ian Hacking, (Cambridge : Cambridge University Press, 1975).
 57. Sur Machiavel et les autorités, voir J. M. Najemy, *Between Friends. Discourses of Power and Desire in the Machiavelli-Vettori Letters of 1513-1515* (Princeton, NJ: Princeton University Press, 1993), p. 107-190 et S. Landi, *Machiavel*, p. 114-119.
 58. Machiavelli, *Legazioni, commissarie*, éd. Chiappelli, I, p. 459: “A che io replicai e facilmente iustificai questa parte della disunione, la quale è necessario al tutto tórre della opinione di costoro, perché farebbe così mali effetti qui quando la si credessi, che costà quando *re vera* la vi fussi.”
 59. Le lexique des “humeurs” a fait l’objet d’une série d’analyses par des philosophes qui ont privilégié la lecture des œuvres majeures de Machiavel, voir par exemple, Laurent Gerbier, « La composition de la langue civile, enjeux et construction de l’écriture politique machiavélienne », in éd. Marie Gaille-Nikodimov, Thierry Ménissier, *Lectures de Machiavel* (Paris : Ellipses, 2006), p. 51-91. Marie Gaille-Nikodimov, « À la recherche d’une définition des institutions de la liberté », *Astérion* Numéro 1, juin 2003, <http://asterion.revues.org/document14.html>, étudie la notion d’humeur à la lumière du lexique médical et de la réflexion machiavélienne sur les institutions mais ne prend pas en examen l’usage de cette catégorie, comme synonyme d’opinion ou de coutume, dans la pratique ordinaire de gouvernement du territoire. Sur ce point nous allons prochainement publier une étude.
 60. Lettre à Giovanni Battista Ridolfi, capitaine et commissaire d’Arezzo : “giudichiamo che sia bene ingegnarsi di scoprire lo animo loro per tucte quelle vie che si può,” in *Legazioni, commissarie*, éd Chiappelli, II, p. 470.
 61. Lettre du 7 septembre 1503 : “E la regola di chi tiene stato e di chi lo vuole mantenere è fare ogni cosa per non destare alcuno umore che lo potessi offendere, né muovere alcuna cosa che mossa, non la possa più correggere a sua posta,” in Machiavelli, *Legazioni, commissarie*, édition nationale, III, p. 245.
 62. Cf. la lettre d’instruction adressé à Francesco Benvenuti e Agnolo Pandolfini, envoyés des Dix à Arezzo, le 13 juin 1502 pour y constater l’état de l’opinion: “sapete quello che tali relationi diverse abbiano partorito nel popolo persuadendosi di essere al tucto ingannato et adgirato, prestando più fede a chi fa le cose facili che ad chi le fa

difficili. Et perché queste opinioni quando le multiplicassero genererebbono schandolo et fanno difficile ogni provvedimento necessario per la salute della libertà ci è parso necessario chiarire così le menti nostre come di qualcun altro, acciò che le cose si risolvino in bene,” in *Legazioni. Commissarie*, éd. Chiappelli, II, p. 111.

63. Particulièrement digne d'attention, à ce propos, est une lettre du 7 août 1503 au capitaine de Cortone : “sopr’a che non ci occorre che scriverti se non che tu abbi cura in su li avvisi sinistri e triste novelle non nasca per troppo sospetto qualche tumulto, perché molto bene o per umori cattivi o per qualche altra cagione non buona occorre spesso volte che simili avvisi sono fatti nascere, e però provedrai che chi arriva costì venga a te, e quando alcun porta certe novelle sproporzionate e che ci tornino contro, li proibirai el ragionarne in pubblico, e dall’altra parte cautamente terrai conto d’ogni cosa e ad ogni cosa provedrai iuxta posse, ma tutto con prudentia,” in *Legazioni, commissarie*, édition nationale, III, p. 209.
64. Lettre à Antonio Tebalducci, commissaire à Arezzo, le 20 août 1502 : « Et perché Bernardo de’ Bardi et Thommaso Tosinghi ci scrivono haver presentito che molti della città di Arezzo, quando e’ non diffidassino di venia, si volgerebbono e e’ ci si farebbono incontro, ci pare che dextramente tu dissemini questa opinione che noi non ci teniamo gravati dal popolo di Arezzo né da lo universale della città, ma da pochissimi cittadini di quella, mostrando che noi siamo per riceverli et haverli in quel grado che sempre si sono hauti ; et in questo userai buona prudentia », in *Legazioni. Commissarie*, éd. Chiappelli, II, p. 165. Sur la diffusion de rumeurs “sinistres”, voir les observations de Gauvard, « La Fama une parole fondatrice », p. 5–6.
65. Lettre à Andrea del Vigna, commissaire d’Empoli, 19 décembre 1498 : “Tu sai quanto in queste occorrenze e qualità di tempi importi farsi amare da’ sudditi nostri, però che se tu esaminerai tutte le guerre che sono state dal novantaquattro in qua, vedrai quelle essere procedute dalla mala contentezza e disposizione di quelli. Onde ci pare che sia lo officio nostro ricordare a qualunche è in alcuna amministrazione si porti in modo tutte le azioni sue, che chi è a suo governo s’inanimisca a servare la fede e non si irriti a mancarne,” in *Legazioni, commissarie*, édition nationale, I, p. 174.
66. “Intendesi come e’ Viniziani, in tutti questi luoghi de’ quali si rinsignoriscono, fanno dipingere un San Marco, che in scambio di libro ha una spada in mano, d’onde pare che si sieno avveduti, ad loro spese che ad tenere li stati non bastano li studi e e’ libri,” in *Legazioni e commissarie*, éd. S. Bertelli, III, p. 1202. De tout autre avis Filippo De Vivo qui voit dans l’observation machiavélienne la démonstration que dans le discours de Paolo Sarpi, “contrary to Machiavelli, communication was force” : *Information and Communication in Venice*, p. 1.
67. Sur ces catégories, cf. Reinhard Koselleck, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, traduction française (Paris : Éditions de l’EHESS, 1990 [1979]), p. 307–329 et François Hartog, *Régimes d’historicité. Présentisme et expérience du temps* (Paris : Seuil, 2003), p. 19.
68. Aussi, lit-on dans une missive datée de Rome, 2 décembre 1503, sur le destin probable de César Borgia prisonnier de Jules II : “e però non si sa bene interpretare che fine

- arà costui, ma molti lo conietturano tristo,” in *Legazioni e commissarie*, éd. Bertelli, II, p. 706.
69. “Si che io prego le Signorie vostre mi abbino per scusato: e pensono che le cose non s’indovinono, e intendino che si ha a fare qui con un principe che si governa da sé e che chi non vuole scrivere ghiribizzi e sogni, bisogna che riscontri le cose, e nel riscontrarle va tempo e io m’ingegno di spenderlo e non lo gittare via”: lettre du 13 novembre 1502, in *Legazioni. Commissarie*, édition nationale, II, p. 435. Sur le statut cognitif de l’imagination chez Machiavel, voir Venanzio Raspa, « Della verità effettuale della cosa e del riscontrare le cose. Riflessioni intorno al XV capitolo del Principe », in éd. Filippo Del Lucchese, Luca Sartorello, Stefano Visentin, *Machiavelli: immaginazione e contingenza*, (Pise : ETS, 2006), p. 151–184.
 70. *Ibid.*, p. 436: “Tamen veggendo le cose procedere come io mi sono creduto, voglio piuttosto dolermi di chi facessi strana interpretazione, che pentirmi di non avere scritto tutto quello sento di qua.”
 71. Machiavelli, *Memoriale a Raffaello Girolami*, p. 284: “Ma sapere bene le pratiche che vanno attorno e conietturarne el fine, questo è difficile perché è necessario solo con la coniettura e con il iudizio aiutarsi.”
 72. Sur la notion de « qualité des temps », d’ascendance astrologique, voir Anthony Parel, « Ptolémée et le chapitre 25 du Prince », in éd. Gérard Sfez, Michel Senellart, *L’enjeu Machiavel*, (Paris : Presses Universitaires de France, 2001), p. 15–39.
 73. Lettre du 21 juillet 1505: “ ... Rispose Pandolfo: io ti dirò come disse el re Federigo [D’Aragona] ad uno mio mandato in uno simil quesito; e questo fu che io mi governassi di per di, e giudicassi le cose ora per ora, volendo meno errare; perché questi tempi sono superiori ad e’ cervelli nostri,” in *Legazioni, commissarie*, éd. Bertelli, II, p. 912.
 74. Cf. la lettre du 8 février 1507 attribuée à Francesco Vettori pendant sa légation, en compagnie de Machiavel, à la cour de l’empereur Maximilien: “Ora io vorrei domandare il più savio uomo del mondo, che avessi la commissione che le Signorie vostre mi danno, quello farebbe [...]. Non dico perché mi manchi l’animo né fede ad eseguire la commissione di Vostre Signorie, ma per mostrare la graveza di questa commissione, dove nessuno uomo, se non fussi profeta, non si potrebbe apporre, se non per ventura,” in *Legazioni e commissarie*, éd. Bertelli, II, p. 1098.
 75. *Œuvres*, p. 173.
 76. « En outre on voit ici des choses extraordinaires est sans précédent, envoyées par Dieu : la mer s’est ouverte, une nuée vous a montré le chemin, la pierre a versé l’eau, ici a plu la manne ; toute chose a concouru à votre grandeur » : *Œuvres*, p. 176–177.
 77. Sur la notion de prudence chez Machiavel, voir Eugene Garver, *Machiavelli and the History of Prudence* (Madison, WI : University of Wisconsin Press, 1987); plus généralement sur la prudence dans le savoir de gouvernement, voir Michel Senellart, *Les arts de gouverner. Du regimen médiéval au concept de gouvernement* (Paris : Seuil, 1995), p. 176–178 ; C. Casagrande, « Virtù della prudenza e dono del consiglio », in éd. Carla Casagrande, Chiara Crisciani, Silvana Vecchio, *Consilium : teorie e pratiche del*

consigliare nella cultura medievale (Florence : Sismel, 2004), p. 1-14; en particulier, sur la nouvelle rationalité gouvernementale du prince dans le contexte de l'État toscan, voir Landi, *Naissance de l'opinion publique*, p. 59-98.

78. Cf. Raspa, « Della verità effettuale della cosa, » p. 158.
79. À ce propos, voir Pierre Bourdieu, « L'inconscient d'école », *Actes de la recherche en sciences sociales* 135.3 (2000), p. 3-5.
80. La « dénaturalisation » et « l'historicisation des usages lexicaux » figurent parmi les objectifs d'un *Dictionnaire européen des sciences sociales* actuellement en cours de publication sous la direction d'Olivier Christin. Sur le débat autour du naturalisme en sciences humaines, voir éd. M. De Fornel et C. Lemieux, *Naturalisme versus constructivisme*, (Paris : Éditions de l'EHESS, 2007), p. 9-25.